

THEME I : PROBLEMATIQUE DE LA PHILOSOPHIE EN AFRIQUE

SUJET N° 1 : L'EXISTENCE DE LA PHILOSOPHIE AFRICAINE EST-ELLE NON-SENS ?

Introduction :

Parmi les thèmes qui alimentent les discussions au milieu des penseurs, figure celui de la philosophie africaine. S'interroger néanmoins sur le problème de l'existence de ladite philosophie, des divergences d'opinions surgissent au sein des penseurs. Car si d'aucuns pensent que la philosophie africaine est une fiction, d'autres estiment le contraire. Par ailleurs, cette contradiction encore d'actualité fait apparaître un dilemme : la philosophie africaine est-elle imaginaire ? N'est-elle pas au contraire une réalité ?

Développement :

L'expression philosophie africaine est généralement définie comme une conception du monde propre aux Africains, en d'autre terme un ensemble d'éléments culturels faisant partie de la tradition ou du mode de vie des Africains. Cependant, admettre que la philosophie africaine est un non-sens, c'est rejeter son existence.

La philosophie est une réflexion explicite, radicalement critique et autocritique. En effet, l'existence de la philosophie africaine est un leurre, une pure imagination. Dès lors, dans l'Afrique intérieure, la conscience n'est pas encore arrivée à l'intuition de quelque chose de solidement objectif, d'une objectivité. Les Africains ne peuvent pas représenter les choses sous forme des concepts. Dans la mesure où ils font recours aux images et non à la raison. L'homme, en Afrique, c'est l'homme dans son immédiateté, c'est-à-dire un être de chair, un être naturel incapable de s'opposer à la nature. C'est ce qui conduit Hegel à l'affirmation suivante : « le nègre représente l'homme naturel dans toute sa barbarie et son absence de discipline » La raison dans l'histoire. A travers cette pensée, nous comprenons que pour Hegel, l'Africain est un être à l'état brut. Ainsi, le continent africain est dépourvu d'hommes raisonnables, donc il est privé de l'activité philosophique.

En outre, la philosophie est une science, une forme de pensée systématique très différente de la tradition. Or, la culture africaine est loin d'être philosophique. Ceci dans la mesure où les données culturelles africaines sont dogmatiques, imaginaires et non critiques. Dans ces conditions, aucune donnée, aucune idée vénérable ne soit-elle, n'est recevable avant d'être passée au crible de la pensée critique. Fort de cette conviction, Marcien Towa déclare : « déterrer une philosophie, ce n'est pas encore philosopher (...). La philosophie ne commence qu'avec la décision de soumettre l'héritage philosophique et culturel à une critique sans complaisance » Essai sur la problématique philosophique dans l'Afrique actuelle.

Ainsi, il paraît judicieux de comprendre par-là que la pensée africaine n'obéit pas aux critères de scientificité comme le cas de la philosophie occidentale.

Cette conception de Towa a été devancée par Levy Brühl qui voyait déjà chez le noir une mentalité prélogique, insensible à la contradiction. Certes l'existence de la philosophie africaine est imaginaire, cependant sous d'autres cieux elle est bel et bien une réalité.

La philosophie africaine existe réellement à travers le mode de vie propre à ce peuple. En réalité, la philosophie est une conception universelle du monde, une manière de concevoir les phénomènes naturels. Il n'est pas évident de refuser l'acte de philosopher aux Africains pourtant détenteurs de la raison. Si la philosophie est par essence rationnelle, cela veut simplement dire que la philosophie africaine est une réalité. Car la raison est universelle à tous. Tel est le sens de la pensée de Descartes lorsqu'il affirme : « le bon sens ou la raison est la chose la mieux partagée au monde » Discours de la méthode. En clair, l'existence de la philosophie africaine n'est pas un vain mot. Ainsi, les thèses à portée raciste formulées par Hegel et bien d'autres deviennent un simple bavardage.

Il convient aussi de noter que la philosophie africaine existe à travers l'ontologie bantoue. Cette ontologie qui est différente de l'ontologie occidentale existe, elle pénètre et informe toute la pensée du primitif, elle domine et oriente son comportement. C'est le cas des mythes, des légendes, des proverbes africains qui véhiculent leur mode d'être. A ce propos,

Placide Tempels écrit : « Affirmer à priori que les primitifs n'ont pas d'idées au sujet des êtres, qu'ils n'ont pas d'ontologie et que toute logique leur fait défaut, c'est tourner le dos à la réalité » La philosophie bantoue. Il ressort clairement à travers cette allégation de Tempels que la philosophie bantoue (philosophie africaine existe à travers les coutumes des Africains). Ainsi, cette philosophie est vieille de plusieurs siècles. C'est ce que témoigne d'ailleurs la culture de l'Egypte antique.

La philosophie africaine est à la fois une fiction et une réalité. Dès lors, en dépit des discours impérialistes des occidentaux et de certains Africains, il sied d'ajouter que la pensée africaine est relativement identique à elle-même.

Conclusion :

Tout compte fait, l'existence de la philosophie africaine a un caractère paradoxal. Ceci dans la mesure où elle présente deux avis contraires ; à savoir : d'une part la philosophie africaine est une pure fiction, qu'elle n'existe pas, d'autre part qu'elle existe bel et bien malgré les campagnes de dénigrement enregistrées. Mais, au demeurant, nous retiendrons que l'existence de la philosophie africaine ne peut faire l'objet d'aucun doute.

SUJET N° 2 : PHILOSOPHER, EST-CE UN ACTE ETRANGER AUX AFRICAINS ?

Introduction :

La philosophie africaine est l'une des préoccupations majeures qui sont au cœur des débats entre les penseurs. Dès lors, les systèmes de pensée se disloquent surtout lorsqu'il s'agit d'examiner le problème de la pratique de la philosophie par les Africains. Car, si pour les uns philosopher est un acte étranger aux Africains, pour les autres cette affirmation mérite d'être contredite. D'où il nous paraît opportun de nous interroger de la manière suivante : l'Africain est-il incapable de philosopher ? N'est-il pas au contraire en mesure de produire une pensée rationnelle ?

Développement :

Philosopher, c'est penser par soi-même, réfléchir ou raisonner en vue de répondre de manière critique aux problèmes qui minent l'humanité. Cependant, affirmer que philosopher est un acte étranger aux Africains revient à dire que les Africains ne peuvent pas produire une pensée rationnelle.

L'activité philosophique est un exercice étranger à l'Afrique et aux Africains. Ceci dans la mesure où l'homme noir est un être passif aux règles logiques élémentaires. L'esprit de l'Africain est tourné aux images et non aux concepts. Le noir possède une mentalité prélogique, une mentalité primitive. C'est ce que montre Lucien Levy Brühl, pour qui « le nègre est un être encore en phase d'incubation ». Il est donc inconcevable de lier philosophie et mentalité primitive.

D'une façon générale, l'Afrique est dépourvue d'histoire et de rationalité. C'est un continent replié sur lui-même, sans lien avec le reste du monde. Or la vraie philosophie n'est possible qu'avec les échanges culturels. C'est ainsi que Hegel écrit : « L'Afrique, aussi loin que remonte l'histoire, est restée fermée sans lien avec le reste du monde. C'est le pays de l'or, replié sur lui-même, le pays de l'enfance qui au-delà du jour de l'histoire consciente, est enveloppé dans la couleur noire de la nuit ». La raison dans l'histoire. Ainsi, l'homme noir selon Hegel est un être inférieur, dont l'esprit est encore pathologique.

L'affirmation du sujet tient aussi du fait qu'en Afrique, il n'y a pas des philosophes, sinon que des littéraires. En effet, la littérature africaine est bien éminente à travers des courants littéraires comme la négritude, mais pas une philosophie au sens strict du terme. Marcien Towa le dit en ces termes : « dans le domaine de l'art et de la littérature, des talents, et même des génies négro-africains se sont imposés. Mais où sont les Césaire et les Chinua Achebe de la philosophie ? ». Introduction, Essai sur la problématique philosophique dans l'Afrique actuelle. Par là nous retiendrons que la philosophie est étrangère aux Africains. Bien que philosopher est un acte étranger aux Africains, mais il demeure bien vrai que les Africains ont une philosophie adaptée à leur tradition.

Contrairement à ce que nous venons de déclarer, les Africains sont des hommes capables de raisonner ou de penser. Ils pratiquent la philosophie au quotidien. Car ils ont leur manière de représenter Dieu et le monde. C'est ce que prouve Placide Tempels dans sa philosophie bantoue, lorsqu'il affirme : « celui qui prétend que les primitifs ne possèdent point un système de pensée, les rejette d'office de la classe des hommes. Ceux qui le disent se contredisent d'ailleurs fatalement ». Par conséquent, la philosophie africaine est tributaire de sa propre identité, une identité contenue dans les mœurs africaines.

En outre, il existe depuis plusieurs siècles des philosophes Africains. Et même à l'heure actuelle ces philosophes Africains sont bien visibles. En répondant par exemple aux allégations de Marcien Towa lorsqu'il déclarait : « Mais où sont les Césaire et les Chinua Achebe de la littérature ? », on peut dire qu'en Afrique il y a Théophile Obenga, Niamkey Koffi...Ainsi, il convient de retenir que le nègre est un être rationnel, un être capable de raisonner et non un attardé mental.

Ce sujet nous amène donc à comprendre que l'existence de la philosophie présente deux blocs opposés : le bloc de ceux qui pensent que les Africains sont incapables de philosopher et celui de ceux qui postulent le contraire. Philosopher devient ainsi un acte à la fois adapté et inadapté aux réalités africaines.

Conclusion :

En définitive, l'analyse de ce sujet laisse présager un dilemme. Dès lors, deux avis contraires résumant notre argumentation : le premier est celui qui méconnaît l'aptitude des Africains à philosopher, le second est celui qui reconnaît la valeur de la culture africaine. Mais, en sus de cette contradiction, ne dit-on pas que l'Afrique est le berceau de la civilisation ?

THEME II : LES RAPPORTS DE L'HOMME AVEC LE MONDE

SUJET N° 3 : LE MOI EST-IL UNE PURE SUBJECTIVITE ?

Introduction :

Il est sans doute incontestablement reconnu que parmi les notions qui alimentent le champ de la réflexion philosophique, figure celle de la conscience. Cependant, déterminer la nature de la conscience constitue une pomme de discorde entre les philosophes, dont les différents points de vue sont divergents. Car si d'aucuns pensent que la conscience est interne, d'autres estiment le contraire. A présent, un questionnement mérite d'être posé : la conscience est-elle une pure intériorité ? N'est-elle pas au contraire une objectivité ?

Développement :

Le "moi" est un concept qui est intervenu en philosophie qu'à partir du XIIe siècle ; et désignant à la fois la conscience ou le sujet. Par contre la conscience est généralement définie comme une connaissance plus ou moins nette qu'à l'esprit de ses rapports au monde et à lui-même. Seulement le sens du sujet nous conduit à saisir la nature de la conscience sous son aspect interne.

La conscience est avant tout une pensée qui se pense elle-même. Pour mieux comprendre cela, il convient de recourir au « cogito » cartésien, formule dans laquelle René Descartes expose le fondement de sa métaphysique. Dès lors, dans le « cogito », la conscience est une pure subjectivité, une intériorité. C'est un "res cogitans" indépendante de son "cogitatum". Si le « cogito » signifie « je pense », alors c'est la pensée qui se pense elle-même sans être rattachée à un objet externe. Par conséquent, l'homme devient essentiellement un être pensant. C'est ainsi que Descartes déclare : « je connus de là que j'étais une substance dont toute l'essence ou la nature n'est que de penser... ». En d'autre terme, toute l'essence humaine se comprend à travers la conscience ou la pensée.

Dans ces mêmes conditions, Socrate au Ve siècle avant Jésus Christ considérait déjà la conscience comme un miroir interne qui illuminait nos pensées. Car c'est grâce à la seule conscience que l'on parvient à la découverte de soi. D'où la pensée suivante « connais- toi,

toi-même », c'est-à-dire par la conscience le sujet parvient à la connaissance de soi, à la découverte de ses états internes.

La conscience apparaît aussi comme une connaissance directe, une intuition pure. C'est le cas de la conscience psychologique qui établit un lien interne entre le sujet et ses propres états psychiques. A cet effet, Alain stipule ce qui suit : « la conscience c'est l'intuition directe qu'à l'esprit de sorte que le monde extérieur soit mis à distance », *Éléments de philosophie*. Certes la conscience est une donnée interne, cependant elle est aussi externe, parce que tournée vers le monde.

La conscience n'est pas une faculté de représentation abstraite, mais elle est une visée vers les essences des phénomènes. Dans ces conditions, la conscience devient intentionnelle, c'est-à-dire cette particularité foncière et générale qu'a la conscience d'être conscience de quelque chose. Pour justifier cela, il convient de convoquer Edmund Husserl, pour qui, le moi substantiel de la métaphysique cartésienne est sans fondement. "L'ego cogito" cartésien « moi, je pense » doit se substituer en "égo cogito cogitatum", c'est-à-dire la chose pensée. C'est le cas de la perception qui témoigne la présence d'une chose perçue dans notre esprit, l'amour qui témoigne la présence d'une chose aimée. C'est ainsi que Husserl écrit : « toute conscience est conscience de quelque chose », *Méditations Cartésiennes*. De là, nous comprenons que la conscience ne peut être une entité pure, mais plutôt une réalité qui n'existe que parce qu'elle est jetée dans le monde et en rapport avec lui.

Retenons aussi que la conscience est une purification. En ce sens qu'elle est claire comme un grand vent, il n'y a rien en elle, sauf un mouvement pour se fuir, un glissement hors de soi. En réalité nous le savons bien que la conscience en tant que pouvoir de connaître ne peut satisfaire les besoins cognitifs de l'homme que si elle s'ouvre vers les objets à connaître. C'est à juste titre ce que déclare Emmanuel Kant, pour qui : « notre conscience est toujours empiriquement déterminée », *Critique de la raison pure*. Ainsi, comme nous le constatons, le caractère intentionnel de la conscience a interpellé plusieurs systèmes philosophiques, mais dont ne serait banni l'existentialisme, à l'instar de Jean Paul Sartre qui pense que : « la conscience n'a pas de dedans ; elle n'est rien d'autre que le dehors d'elle », *Situation I*.

La conscience est à la fois une intériorité et une extériorité, parce qu'elle a une nature double. Tout en exprimant son autonomie sur le monde externe, la conscience dépend aussi des réalités objectives.

Conclusion :

Au terme de ce débat, il ressort que la nature de la conscience a un double aspect, à savoir : elle est d'une part interne comme le témoigne la métaphysique cartésienne, d'autre part elle est externe selon la phénoménologie husserlienne. Cependant, en dehors de cette contradiction, nous retiendrons que la conscience isolée n'existe pas, toute conscience est toujours tendue vers un objet.

SUJET N° 4 : L'ÂME EST-ELLE LE PRODUIT DE LA MATIÈRE ?

Introduction :

L'homme se caractérise d'emblée comme un être double, à savoir un être composé de l'âme et du corps. Mais ces deux entités entretiennent une relation plus ou moins froide, poussant ainsi les philosophes à s'interroger sur le problème des rapports qui lient les deux substances. Par ailleurs, la divergence des points de vue entre les penseurs sur ce problème nous conduit à se questionner de la manière suivante : l'âme est-elle rattachée au corps ? N'est-elle pas au contraire une entité autonome ?

Développement :

L'âme et le corps sont deux entités diversement définies. Si la première est une substance pensante, identique à la pensée ou à la conscience, la seconde est une substance matérielle.

Ainsi, vouloir affirmer que l'âme est le produit de la matière, c'est admettre que l'âme dépend du corps.

L'homme est naturellement avant tout un être de chair, un corps physique ou matériel. En effet, l'homme naturel, c'est-à-dire à la naissance n'est composé que d'organes corporels (les yeux, le nez, les oreilles, les membres...). Et ce n'est que tardivement qu'il apprend à penser et prendre conscience des choses qui l'entourent. En d'autre terme, c'est au fur et à mesure que le cerveau humain se développe. On peut donc dire par là que l'âme est le produit du corps, puisqu'elle ne se développe que dans un corps qui lui assure la garde et le maintien. C'est dans ce sens qu'Epicure écrit : « l'âme est un corps composé de particules subtiles, qui sont disséminées dans toute l'agrégation constituant notre corps et qui ressemble de plus à un souffle mêlé de chaleur ». Autrement dit, l'âme est une propriété matérielle comme le corps.

L'âme est une suite du corps, une partie invisible de l'homme contenue dans le corps. La dépendance de l'âme vis-à-vis du corps a été largement interprétée par René Descartes, qui au XVIIe siècle montre que l'âme est intimement liée au corps. Car les sentiments de douleur, de faim ou de soif montrent que le corps influence nécessairement l'âme. C'est ainsi qu'il affirme : « ...je ne suis pas seulement logé dans mon corps, ainsi qu'un pilote en son navire, mais, outre cela, je lui suis conjoint de très étroitement, tellement confondu et mêlé que je compose comme un seul tout avec lui », Méditations Métaphysiques.

De même, la pensée ou la conscience n'existe pas en dehors des choses ou des phénomènes du monde. Toutes nos pensées par exemple se rapportent toujours à quelque chose. Et les choses dont nous prenons conscience et que nous pensons, nous les percevons par le corps, par les organes corporels. Sans le corps, qui est en contact avec les choses, il n'y a pas de conscience, d'âme ou d'esprit. C'est ce que pense Husserl lorsqu'il déclare : « toute conscience est conscience de quelque chose », Méditations Cartésiennes.

Par-là, l'auteur nous montre qu'il n'y a pas d'âme ou de conscience sans le corps. Outre le fait que l'âme est rattachée au corps, il y a bien d'autres preuves qui justifient son autonomie vis-à-vis de celui-ci.

L'âme est une entité autonome, distincte du corps. En effet, si nous nous situons par exemple dans la perspective platonicienne de la connaissance, on peut dire que l'âme ou la conscience est indépendante du corps. Dès lors, pour Platon l'âme est immortelle, passant d'un corps à un autre. Quand l'homme meurt, son corps se désagrège, tandis que l'âme va dans "le monde intelligible". Par conséquent, seule l'âme peut contempler les vérités intelligibles, à condition qu'elle se sépare du corps par une réminiscence. Voilà pourquoi Platon écrit : « si nous voulons atteindre une connaissance de quelque chose, il nous faut se séparer du corps et regarder avec l'âme seule les choses en elle-même », Phédon.

En outre, la nature humaine présente l'âme et le corps comme deux substances différentes. Si la première est une substance pensante, la seconde est une substance étendue en longueur, en largeur et en profondeur. C'est pour cette raison que René Descartes proclame l'autonomie de l'âme vis-à-vis du corps. En effet, le dualisme cartésien reconnaît en dernier ressort la distinction âme et corps. Car l'âme ou la conscience n'a pas besoin du corps pour vivre. Il écrit à ce propos : « En sorte que ce moi, c'est-à-dire l'âme, par laquelle je suis ce que je suis, est entièrement distincte du corps, et même qu'elle est plus aisée à connaître que lui, et qu'encore qu'il ne fût point, elle ne laisserait point d'être tout ce qu'elle est ». Cela veut dire que l'âme jouit d'une autonomie naturelle.

Il est bien évident d'affirmer que la conscience dépend du corps, mais si l'on s'appuie sur certaines doctrines ou systèmes philosophiques et religieux, il y'a lieu de dire que l'âme est autonome, indépendante du corps.

Conclusion :

En somme, il se dégage au terme de notre travail deux idées diamétralement opposées : la première montre la dépendance de l'âme vis-à-vis du corps, et la deuxième soutient l'hypothèse de l'autonomie ou de l'indépendance absolue de l'âme. Cependant, au regard de cette divergence d'opinions, nous soutenons comme le matérialisme que l'âme et le corps sont intimement liés.

SUJET N° 5 : LA CONSCIENCE FAIT-ELLE L'HOMME ?

Introduction :

La question de l'étude du psychisme humain est l'une des grandes préoccupations de la philosophie moderne et de la science. Dès lors, les systèmes philosophiques et scientifiques partent du postulat que l'homme est d'une part consciente et de l'autre inconscient. Par là, le sujet pose le problème de la place de la conscience dans la vie de l'homme. Mais, ce problème aussi complexe nous met dans un dilemme : la conscience détermine-t-elle l'homme ? N'est-elle pas plutôt limitée ?

Développement :

La conscience est une notion usuelle en philosophie, mais diversement définie. De son étymologie, elle dérive du latin "conscientia", tiré de cum (avec) et cire (savoir). De son étymologie, la conscience signifie donc le savoir d'avec. Elle désigne aussi la faculté de distinguer le bien du mal, le vrai du faux. Ainsi, la conscience revêt deux dimensions spécifiques : elle est à la fois une faculté de connaître et une faculté morale.

Généralement la conscience est l'unique entité qui détermine la nature humaine. Dès lors, de tous les êtres de la nature, l'homme est l'unique qui possède la conscience de telle manière qu'il s'appréhende, saisit ses états psychiques et maîtrise les actes qu'il pose. C'est tout le sens de la pensée de René Descartes, lorsqu'il déclare : « je connais de là que j'étais une substance dont toute l'essence ou la nature n'est que de penser... », Discours de la méthode. Ainsi, par cette affirmation, Descartes montre que l'homme est essentiellement un être conscient, un être pensant ou raisonnable.

En plus, la conscience diffère l'homme de l'animalité pour confirmer son humanité. Ceci dans la mesure où elle permet à l'homme d'avoir la maîtrise de soi et de son environnement. C'est le cas par exemple de certains phénomènes communs à tous les êtres vivants (la vie ou la mort). Face à ces deux phénomènes, l'homme est le seul être qui sait qu'il vit et meurt. Le philosophe français Blaise Pascal épouse cette thèse et déclare en ces termes : « l'homme est un roseau pensant. Non seulement la conscience caractérise l'homme, mais aussi elle fait sa valeur et sa dignité de telle sorte que l'homme n'est homme que par la conscience... », Les pensées. Autrement dit, l'homme ne peut être saisi que sous l'angle de la seule conscience.

En s'inscrivant dans cette logique, Hegel pense que la conscience élève l'homme au-dessus de tout. Elle permet à l'homme d'établir une union avec lui-même, contrairement aux autres êtres qui n'ont aucune intuition d'eux-mêmes. Il le dit en ces termes : « l'homme est essentiellement raison », Leçon sur l'histoire de la philosophie. Certes la conscience détermine l'homme, mais cette thèse mérite des avis contraires.

La conscience n'est pas l'unique entité qui détermine l'homme, car il existe bien des faits réels qui témoignent des limites de celle-ci. Il y a des actes inférés en l'homme non voulus par la conscience. S'il arrive que l'homme se trompe, cela prouve qu'il n'est pas toujours guidé par la conscience, et qu'il n'est pas toujours conscient de ses actes. En effet, être conscient de ses actes, c'est être capable de les justifier ou de les expliquer. Or, il se trouve qu'on entende quelqu'un dire par exemple : je ne sais pas ce que je fais ! Excuse-moi, je l'ai fait sans le savoir ! Cela prouve parfaitement que l'homme n'agit pas forcément de façon consciente. D'ailleurs, Sigmund Freud pense que le moi ou la conscience ne maîtrise pas le psychisme humain. Il le dit en déclarant ce qui suit : « le moi n'est pas maître dans sa propre maison », in difficulté de la psychanalyse. Cela veut dire que c'est l'inconscient qui gouverne l'homme et imprime sa puissance sur la conscience. Il se manifeste de diverses manières dans la vie de l'homme, à travers : les rêves, les actes manqués comme les oublis, les lapsus, les souvenirs écartés et dans certaines maladies du genre : phobie, agoraphobie, névrose, psychose...

Outre cela, l'homme est plus influencé par ses besoins corporels. Dans ce cas précis, ce n'est plus la conscience qui le détermine, mais c'est son corps qui lui permet de manger, boire, se vêtir... C'est pour cette raison que Nietzsche au XIXe siècle pense que : « l'âme, simple épiphénomène ne peut nullement faire l'homme. Ce qui fait l'homme, c'est plutôt le corps ».

Et pour le philosophe allemand Leibniz, il y a des représentations, des idées, des pensées dont l'homme n'a pas toujours conscience et qui échappent à son contrôle. Ces représentations, appelées petites perceptions, témoignent le désordre qui règne dans notre psychisme. C'est pourquoi écrit-il : «il se passe à tout moment en nous une infinité de petites perceptions dont nous n'avons pas conscience ».

La conscience est l'entité primordiale qui fait l'homme, mais certains actes qui échappent au contrôle de celle-ci, témoignent bien les limites de la conscience et la présence de l'inconscience. Ainsi, l'homme est à la fois conscient et inconscient.

Conclusion :

Tout compte fait, il se dégage de l'étude de ce sujet que la conscience est d'une part l'unique entité qui fait l'homme, de l'autre elle se trouve limitée en faisant échapper certains actes au profit de l'inconscient. Car il est à noter que la conscience ne maîtrise pas l'ensemble des actes que l'homme pose. Mais, que dire alors enfin de compte, que c'est l'inconscient qui fait l'homme ?

SUJET N° 6 : LA PRESENCE D'AUTRUI ASPHYXIE T- ELLE LE MOI ?

Introduction :

L'étude des relations entre les hommes dans la société a toujours été le théâtre de grandes controverses parmi les philosophes. Cependant, le problème que pose ce sujet est justement celui des Rapports entre moi et autrui. A cette préoccupation, les divergences d'opinions surgissent selon les tendances : d'un côté sont celles qui affirment qu'autrui est un obstacle pour moi, de l'autre celles qui postulent le contraire. A présent, peut-on dire qu'autrui est un danger pour moi ? N'est-il pas au contraire un libérateur ?

Développement :

Les concepts, Moi et Autrui sont courants en philosophie existentialiste et même en phénoménologie. Néanmoins, nous retiendrons que si le premier est défini comme l'égo, c'est-à-dire une conscience qui s'affirme, le second est conçu comme l'autre, l'alter-ego, c'est-à-dire un autre Moi ou un Moi qui n'est pas Moi.

Autrui se présente généralement comme un danger permanent pour moi. En effet, la vie en société est parsemée d'embuches ou obstacles. Car elle est souvent conflictuelle. Les autres ont tendance à nous dominer, nous imposer leurs façons de vivre ou leurs comportements. C'est le cas d'un maître en face de son esclave, dont l'unique but est d'écraser ou d'anéantir la liberté de celui-ci. Il y a donc lieu de dire que la vie en société ne vaut la peine d'être vécue. Conscient de cela, Jean Paul Sartre déclare dans Huit-Clos ce qui suit : « L'enfer c'est les autres ». Par cette assertion, on comprend qu'autrui est un malheur pour moi.

En plus, les sociétés actuelles, au regard des valeurs qu'elles véhiculent ou incarnent, pervertissent les individus, leur font perdre les vrais repères de la vie. Signalons par-là que les hommes, qui de nature devraient incarner les vraies valeurs humaines comme : le respect de soi et d'autrui, l'amour, la tolérance..., se tournent vers la haine, la jalousie, la médisance, avec pour conséquence majeure la guerre de tous contre tous. C'est tout le sens de la pensée de Thomas Hobbes, lorsqu'il écrit : « L'homme est un loup pour l'homme », Léviathan. Ainsi, vivre devient pitoyable à cause du caractère infernal des humains. Hegel l'avait bien justifié dans sa phénoménologie de l'esprit, précisément dans " la dialectique du maître et de l'esclave", où la lutte pour la mort est le but final visé par la conscience du maître sur celle de l'esclave. Bien qu'Autrui est saisi comme un malheur pour moi, mais il apparaît aussi comme une source d'épanouissement. On ne peut pas se passer d'autrui, car l'homme n'est pas fait pour vivre seul. Il sied de comprendre que l'homme est un être de besoins. Mais à la différence des autres êtres vivants qui reçoivent tout du milieu naturel, l'homme, pour combler ses multiples besoins, a toujours envi de l'autre, ou des autres hommes. Autrui devient un moyen de bonheur, c'est pourquoi Martin Heidegger pense que : « chacun est l'autre et personne n'est soi-même », Etre et temps. En d'autres termes, autrui est pour moi une condition indispensable pour ma liberté et mon bonheur.

De même, autrui est un médiateur qui favorise la connaissance de soi. Car, la présence de l'autre permet au sujet qui fait l'action de découvrir la vulgarité de son acte et de se ressaisir. C'est pourquoi l'autre joue parfois le rôle de miroir ou de médiateur. A ce sujet Jean Paul Sartre affirme ce qui suit : « Autrui est un médiateur indispensable entre moi et moi-même ». C'est ce que revendique l'intersubjectivité ou la communication des consciences. La nature de l'homme étant marquée par la vie en société, n'accorde pas du crédit à la solitude, les hommes doivent donc vivre en complémentarité.

Autrui est à la fois un mal et une nécessité pour moi. Dès lors, il aliène ma liberté en me privant le droit de vivre et contribue quelque fois à mon épanouissement. D'où il apparaît comme un mal nécessaire.

Conclusion :

En définitive, la relation entre moi et autrui se résume en deux avis contraires : d'une part autrui apparaît comme un obstacle pour moi, de l'autre il constitue une source de liberté. Mais, est-il possible d'envisager une réelle harmonie entre les deux ?

THEME N° 3 : LOGIQUE ET CONNAISSANCE

SUJET N° 7 : UN DISCOURS COHERENT EST-IL LOGIQUE ?

Introduction :

L'homme est animé par un souci majeur de bien conduire sa pensée afin d'accéder à la vérité. C'est ainsi qu'il crée la logique pour parvenir à ses idéaux. Cependant, plusieurs systèmes philosophiques se disloquent lorsqu'il est question de traiter le problème de la nature de la logique ou des critères de la vérité. Car si d'aucuns pensent qu'un discours cohérent est vrai, d'autre postulent le contraire. A présent, la cohérence garantit-elle l'accès à la vérité ? La contradiction n'est-elle pas au contraire ce qui garantit la vérité ?

Développement :

La cohérence est souvent définie comme l'absence de contradiction. Par contre, la logique désigne la science des normes de la pensée ou science du raisonnement valide. De là, admettre qu'un discours cohérent est logique, c'est dire que le discours vrai est celui qui n'épouse pas la contradiction.

Tout discours logique est celui qui exclut la contradiction. En effet, dire le vrai, c'est accepter ce qui est, et rejeter ce qui n'est pas. C'est aussi savoir identifier les choses afin d'apporter un jugement conforme ou valide. Par exemple, il est impossible de dire d'un animal qu'il est à la fois mâle et femelle ou d'une proposition de type « A », qu'elle soit à la fois « A- et A+ ». Cette contradiction inclut la fausseté dans ce que l'on dit. C'est pourquoi Aristote pense que : « dire le vrai, c'est dire de ce qui est, qu'il est ; et dire le faux, c'est dire ce qui est faux, qu'il est faux ». Pour mieux comprendre cette pensée d'Aristote, il suffit de recourir à la doctrine parméniennienne de l'être, où l'être doit être identique à lui-même. Il le dit en ces termes : « L'être est, le non être n'est pas ». Par là on comprend que la validité d'un raisonnement réside dans l'absence de contradiction.

En plus, l'identité de la pensée avec elle-même garantit l'accès à la vérité. Il paraît bien clair que dans un discours logique, la pensée évolue de l'identique à l'identique, et non de l'identique à la réalité. Ceci dans la mesure où la validité d'un raisonnement tient compte de l'harmonie entre les concepts et entre les jugements, abstraction faite au contenu ou à la réalité. C'est dans ce contexte qu'Aristote pose le fondement du discours correct à travers son syllogisme qu'il présente comme suit : « Tout homme est mortel, or Socrate est un homme, donc Socrate est mortel ». Ce syllogisme aristotélicien traduit la vérité parce qu'il est conforme au principe d'identité et de non contradiction. D'ailleurs, un discours contradictoire est douteux, donc invalide. Dans son ouvrage intitulé Règles pour la direction de l'esprit, René Descartes écrit : « Il fallut que je rejetasse comme absolument faux, tout ce en quoi, je soupçonnais le moindre doute ». En dépit du fait que la cohérence garantit

l'accès à la vérité, notons tout de même qu'elle n'est pas l'unique critère du discours logique.

La cohérence, quoiqu'ayant un caractère particulier de la vérité, épouse aussi la différence ou la contradiction. C'est le cas d'une proposition qui est identique à elle-même, parce qu'elle est différente des autres. Les variables mathématiques comme « A et B » sont identiques chacune d'elle, parce qu'elles sont différentes l'une de l'autre. Donc « A » est identique à « A », parce que « A » est différent de « B ».

Contrairement à la pensée d'Aristote, pour Hegel c'est au contraire la contradiction qui est le signe de la vérité. Dès lors, dans un discours la pensée n'évolue pas de l'identique à l'identique, mais de l'identique à la réalité. Tout ceci parce que les formes logiques ne sont pas des vérités toutes faites, mais une construction progressive de l'esprit qui élimine les obstacles. A ce propos, Hegel déclare : « la contradiction est la racine de tout mouvement et toute manifestation vitale ». Car, dans un discours la pensée évolue en bonds, c'est-à-dire par contradiction surmontée (thèse-antithèse et synthèse).

Conclusion :

En somme, il ressort de l'analyse de ce sujet que le problème des critères de la vérité ou de la nature de la logique présente deux avis contraires : d'une part que la cohérence est le critère qui conduit à la vérité, de l'autre que c'est plutôt la contradiction qui garantit l'accès à la vérité. Cependant, n'existe-t-il pas d'autres critères de la vérité ?

SUJET N°8 : SENTIR, EST-CE CONNAITRE ?

Introduction :

Au nombre des thèmes qui alimentent les querelles au milieu des penseurs, figure celui de la connaissance. Mais, ces débats deviennent plus virulents lorsqu'il s'agit de s'interroger sur le problème des sources ou origines de la connaissance. Dès lors, si pour certains, la connaissance provient des sens, pour d'autres elle dérive de la raison. Par ailleurs, cette contradiction encore d'actualité nous pousse à s'interroger de la manière suivante : La connaissance provient-elle des sens ? Ne dérive-t-elle pas au contraire de la raison ?

Développement :

Connaître, c'est avoir une idée conforme à la réalité, c'est refléter fidèlement l'objet. Et, sentir, c'est percevoir par les sens ou éprouver des impressions sensibles. Par-là, la compréhension du sujet nous amène à ramener l'origine de la connaissance aux organes de sens.

De prime d'abord, nous retiendrons que la connaissance n'est pas innée, mais elle relève de l'acquis. Car, l'homme naît sans connaissance. Et, il l'acquiert progressivement, au fur et à mesure qu'il agit sur le monde, qu'il transforme son milieu. En agissant sur la nature, l'homme apprend à connaître les phénomènes par les organes de sens. C'est par là qu'il remplit son esprit d'idées, dont la source d'inspiration demeure la nature ou l'environnement. Delà l'on peut comprendre la théorie de la table-rase (tabula-rasa) de John Locke, selon laquelle l'esprit de l'homme à la naissance est vide de tout contenu ou de tout savoir. D'où la pensée suivante : « rien ne naît dans l'entendement avant d'être auparavant dans les sens », John Locke, Les données immédiates de la sensibilité. On comprend par-là que la connaissance résulte l'expérience sensible.

En outre, la connaissance obéit à un processus qui passe tout d'abord par les sens avant d'être acheminé au niveau de l'esprit. En effet, la connaissance s'acquiert progressivement, d'un stade à un autre. Le premier niveau de la connaissance, c'est la sensation, c'est-à-dire la perception de l'objet par les sens, puis celui-ci est fourni au niveau de l'entendement grâce à la sensibilité. C'est pour cette raison que David Hume écrit : « C'est donc en vain que nous prétendons déterminer un seul événement pour conclure une cause ou un effet sans l'aide de l'observation ni de l'expérience ». C'est aussi à juste titre ce que pense Protagoras, pour qui la connaissance scientifique dérive des impressions sensibles. D'où « la

science c'est la sensation ». Bien que la connaissance provient des sens, mais cette thèse mérite des avis contraires.

Sentir, ce n'est pas forcément connaître. Les sens ne nous donnent pas toujours la vraie connaissance des choses. Dès lors, les informations fournies par les sens sur un phénomène ne concernent que son apparence extérieure. Les organes de sens n'accèdent pas à l'essence du phénomène. La connaissance que les organes de sens nous apportent est donc partielle, incomplète ; c'est une connaissance illusoire. René Descartes en soutenant cette affirmation, déclare : « Les sens sont trompeurs », Méditations Métaphysiques. Ainsi, il convient de retenir que la connaissance étant innée chez Descartes, ne relève que de la seule raison. Et la raison seule peut fournir le savoir. Dans les Règles pour la direction de l'esprit, il affirme : « L'intelligence seule peut percevoir la vérité ».

La connaissance relève du transcendantal, d'une ascension dialectique de l'âme. Elle est d'essence éternelle, et ne peut être saisie que par l'âme. Car elle est réminiscence ou souvenir de l'âme. C'est en comparant les deux mondes (sensible et intelligible) que Platon parvient à dénoncer l'opinion du monde sensible comme une fausse connaissance. Dans ce cas, seule la connaissance du monde intelligible, fournie par l'âme est parfaite ou fiable. Il le dit en ces termes : « Si nous voulons atteindre une connaissance de quelque chose, il nous faut se séparer du corps et regarder avec l'âme seule, les choses en elle-même », Phédon. L'origine de la connaissance peut être conçue de deux manières ; à savoir : connaître, c'est recourir aux impressions sensibles. Mais aussi la connaissance par le biais des sens est limitée au profit de la raison. Ainsi, la connaissance provient de deux sources, à la fois des sens et de la raison.

Conclusion :

En somme, l'analyse de ce sujet nous révèle que les organes de sens, en permettant le contact avec le monde extérieur, ouvrent la porte de la connaissance. Mais il se dégage aussi que les sens n'épuisent pas toute la connaissance et ne nous donnent par conséquent que des informations incomplètes. C'est plutôt à la raison de nous fournir le savoir le plus complet. Par ailleurs, doit-on répudier les sens et la raison pour recourir à une source de connaissance plus élaborée ?

SUJET N°9 : LA VERITE EST-ELLE ABSOLUE ?

Introduction :

La quête de la vérité est le vœu secret de tout homme. Mais, cette notion de la vérité étant le point culminant de la recherche scientifique, ne cesse de susciter des polémiques au sein des penseurs. Surtout quand ceux-ci s'engagent à examiner le problème de sa nature. Car, si d'aucuns pensent que la vérité est immuable, d'autres estiment le contraire. A présent, est-il possible d'affirmer que la vérité est éternelle ? N'est-elle pas au contraire relative ?

Développement :

La notion de la vérité est généralement définie comme le caractère de ce qui est vrai. C'est aussi la conformité de ce que l'on dit avec ce qui est. Et pour la pensée scolastique, la vérité c'est l'adéquation de la pensée et de l'objet. De là, dire que la vérité est absolue, c'est l'accepter comme définitive, inchangeable.

Premièrement, la vérité religieuse est éternelle, figée. Car les vérités religieuses comme : Dieu créateur du monde, la trinité de Dieu, Jésus christ s'est ressuscité d'entre les morts sont des vérités dogmatiques qui passent de génération en génération. Il s'agit des vérités qui ne souffrent d'aucune contestation. C'est pourquoi les vérités bibliques requièrent un caractère sacré. Le cas par exemple de la pensée suivante « Dieu est le même, hier, aujourd'hui et éternellement. Cette vérité que l'on trouve dans les saintes écritures demeure la même.

En science également, la vérité revêt un caractère absolu. C'est le cas des vérités mathématiques qui font l'objet d'un consensus grâce à l'exactitude de ces résultats. Nous

pouvons citer par-là l'exemple des calculs algébriques et géométriques. En physique et en chimie avec des lois qui sont admises comme vraies par un collège des chercheurs. Par exemple : « la terre est un disque rond ou le soleil tourne autour de la terre ». Tous ces exemples montrent qu'il existe bien des vérités absolues en science et en religion. Il est certes vrai que certaines vérités sont absolues, mais dans bien d'autres cas cette hypothèse est réfutable.

Aucune vérité n'est absolue, car toute vérité est vouée au critique ou au doute. En effet, la connaissance est toujours approximative, relative ; elle change en fonction des temps et des circonstances. Si la vérité est une émanation de l'esprit, le produit de la réflexion ou l'investigation réalisée par l'homme, il y'a lieu de dire qu'elle varie d'un homme à un autre. Chaque époque de l'histoire correspond à sa réalité. C'est ce qui conduit Hegel à la pensée suivante : « la philosophie est fille de son temps », en d'autre terme, la vérité change en fonction des temps.

En outre, la relativité du réel implique la relativité de la vérité. Et, ce caractère relatif ou changeant du réel provoque aussi la nature approximative de la vérité. En matière de connaissance, vérité et erreur vont de pair, celle-ci côtoyant toujours celle-là. C'est ainsi que ce qui apparaît vrai aujourd'hui, peut se révéler faux demain, et vice versa. Ce qui signifie que lorsque le côté faux de la vérité est cerné, celle-ci est modifiée ou changée automatiquement. Ainsi, la vérité scientifique qui semblait être absolue, éternelle devient relative.

Enfin la vérité dépend aussi des cultures, des idéologies, des positions sociales et donc des individus. C'est pourquoi ce qui est vrai pour tel peuple ne l'est pas toujours pour tel autre peuple. Ce qui est vrai pour tel individu ne l'est pas forcément par tel autre. La vérité a donc un caractère relatif. Protagoras le dit à travers cette pensée : « L'homme est la mesure de toute chose ».

Nous pouvons donc comprendre que la vérité revêt un double caractère : elle peut être aussi bien absolue que relative.

Conclusion :

En somme, le problème de la nature de la vérité peut être cerné en deux axes ; à savoir la vérité est quelque fois absolue, quelquefois relative. Cependant, signalons tout au moins que la vérité demeure le résultat d'un effort individuel de l'homme.

SUJET N° 10 : L'ERREUR PEUT-ELLE ETRE FECONDE ?

Introduction :

La réflexion philosophique tournait autour de plusieurs axes de réflexions, dont celui de la vérité et l'erreur. Mais, le problème qui surgit justement est celui des rapports entre la vérité et l'erreur. Car si pour certains l'erreur peut être positive, pour d'autres elle est au contraire négative. Par ailleurs, il paraît opportun de nous questionner de la manière suivante : l'erreur est-elle positive ? N'est-elle pas au contraire négative ?

Développement :

Si l'erreur est définie comme le fait de se tromper ou l'acte d'un esprit qui juge vrai ce qui est faux, la vérité est au contraire le caractère de ce qui est vrai. Mieux encore la conformité de ce que l'on dit avec ce qui est.

L'erreur est féconde dans la recherche de la vérité. C'est le cas de la connaissance où la vérité et l'erreur son ensemble. Car la vérité se construit sous fond d'erreurs, de même le processus qui conduit à la connaissance est parsemé d'obstacles. Il est donc courant que le sujet dans la recherche de la vérité aboutisse à une connaissance erronée, plutôt qu'à une connaissance vraie. Cela s'explique par le fait que là où il y'a la vérité, il y'a aussi l'erreur. Ainsi, la vérité et l'erreur sont indissolublement liées. C'est ainsi que Hegel écrit : « La vérité n'est pas une monnaie frappée telle qu'elle est prête à être dépensée ou encaissée », Phénoménologie de l'esprit.

En plus, la vérité n'est qu'une rectification progressive des erreurs. Dès lors, la vérité est le résultat des erreurs corrigées. Il n'y a point de vérité toute faite, ce sont les erreurs premières qui se transforment en vérité. Dans ce cas, l'erreur nous fait découvrir nos faiblesses. Elle nous permet de rectifier ce qui n'est pas juste afin de faire avancer la science. Pour Gaston Bachelard, la vérité a une essence épistémologique, toute connaissance est polémique. Pour accéder à la vérité, il faut rompre avec ce musée d'horreurs que constituent les obstacles épistémologiques. La vérité devient une rectification progressive des erreurs premières. A propos, Gaston Bachelard déclare : « L'esprit scientifique est essentiellement une rectification du savoir ou élargissement du cadre de savoir », Nouvel esprit scientifique. Signalons donc que le domaine de la connaissance est parsemé d'erreurs qui interviennent sans cesse dans notre esprit. Ainsi, il y'a plus d'erreurs pour moins de vérités. Blaise Pascal l'avait dit en ces termes : « La vérité est en deçà des Pyrénées, l'erreur au-delà ». Certes l'erreur est positive dans la recherche de la vérité, mais sous d'autres cieux elle est négative.

Contre les allégations des auteurs cités plus haut, nous dirons que l'erreur est une privation de la connaissance. Tout d'abord la vérité est opposée à l'erreur, en plus l'erreur n'a aucune utilité dans le processus de la connaissance. C'est pour cela que l'erreur est parfois définie comme le contraire de la vérité. Spinoza est l'un des philosophes qui soutiennent l'idée de la désunion entre la vérité et l'erreur. Il estime que « l'erreur est simplement une ignorance ou un simple défaut de savoir, sans aucun contenu positif ».

L'erreur est à craindre dans le domaine du savoir, car elle présente des effets pervers. Dans certains domaines comme la médecine, la navigation aérienne, l'utilisation de certains produits, l'erreur s'avère non seulement négative, mais aussi mortelle. L'erreur devient un facteur d'égarement, une privation de la vraie connaissance. C'est ainsi que René Descartes écrit : « L'erreur est une privation de quelques connaissances qu'il semble que je devrais posséder », Méditations métaphysiques. Tout le sens de cette pensée de Descartes se comprend à travers les allégations de Platon, pour qui l'erreur empêche l'âme d'accéder à la connaissance. Par conséquent, l'erreur encore appelée opinion ne peut être liée à la vérité.

En dépit du fait que la vérité et l'erreur soient différentes du point de vue de leur nature, il faut tout de même noter qu'elles entretiennent des relations très étroites. D'où l'ambivalence des rapports qui existent entre vérité et erreur.

Conclusion :

En somme, eu égard de tout ce qui précède, nous retenons que les rapports vérité-erreur peuvent se résumer en deux thèses. A savoir l'erreur peut se révéler aussi bien négative que positive. Cependant, malgré cette contradiction, il paraît évident de dire que la vérité ne peut s'écarter de l'erreur. Dans la mesure où les deux sont intimement liées.

THEME IV : NATURE ET CULTURE

SUJET 11 : LA NATURE HUMAINE EST-ELLE UNE ILLUSION ?

Introduction :

Au centre des débats philosophiques se trouve une kyrielle de questions, parmi lesquelles celle de la nature humaine. Cependant, cette préoccupation ne cesse d'alimenter les querelles au sein des penseurs. Dès lors, les avis qu'ils donnent diffèrent selon les tendances. Car si d'aucuns pensent que la nature humaine est une fiction, d'autres estiment le contraire. A présent, peut-on réellement méconnaître l'existence d'une nature humaine ? L'homme n'a-t-il pas au contraire une nature propre ?

Développement :

La nature humaine est un ensemble de propriétés communes à tous les hommes. C'est aussi un ensemble des caractéristiques innées, biologiques, héréditaires ; par opposition à ce qui

est acquis. Seulement, admettre que la nature humaine est une illusion, c'est dire que l'homme est un être culturel.

L'homme n'est pas le produit de la nature, mais de la culture. En effet, l'homme ne vit et n'évolue que dans la société. Né dans un milieu social, il se forme grâce à la civilisation en assimilant les valeurs, le savoir être. C'est l'éducation qui façonne l'homme et le différencie des autres êtres. Voilà pourquoi il est appelé animal politique qui ne vit que dans la société et au milieu de la civilisation. Conscient de cela, Lucien Molson déclare : « l'homme n'a point de nature, il a ou plutôt il est une histoire », Les enfants sauvages. On peut comprendre par-là que seule la culture peut faire l'homme.

Il sied aussi de noter que l'homme est le produit de l'évolution. La genèse de l'humanité nous enseigne que l'être humain n'a pas été créé avec une nature toute faite, mais il provient de l'évolution d'une autre espèce (animal). Ainsi, c'est son intégration dans le milieu social qui lui rend humain. C'est ainsi qu'il crée le travail, la science, la technique pour se faire une essence. Suite à cela, Jean Paul Sartre affirme : « il n'y a pas de nature humaine, puisqu'il n'y a pas de Dieu pour la concevoir », L'existentialisme est un humanisme. Ainsi, C'est en fabriquant ses biens d'existence que l'homme parvient à créer un environnement favorable à sa vie. Car vivre c'est manger, boire, se vêtir et forger un lendemain meilleur. Par conséquent, le travail devient la condition fondamentale de l'homme. D'où cette pensée d'Engels : « le travail a créé l'homme lui-même », Les œuvres choisies. Certes la nature humaine est une fiction, mais elle est aussi une réalité.

Définie comme tout ce qui est innée, tout ce que l'être humain hérite de ses parents, la nature humaine existe bel et bien. En effet, tout homme vient au monde avec ses caractères biologiques qui lui sont transmis par ses géniteurs lointains (grands parents) ou par ses géniteurs immédiats (parents directs).

Par exemple, la couleur des yeux ou la forme des cheveux ne dépendent pas de la société. La nature humaine existe donc de toute éternité, cette nature est innée, biologique. Elle est présente en tout homme. C'est ce que dit David HUME : « (...) la nature humaine reste toujours là même dans ses principes et ses opérations », Traité de la nature.

De même, on retient que l'homme est par nature un être social, il est condamné à vivre en société avec ses semblables. Autrement dit, on ne peut pas concevoir un homme qui vit seul dans la nature. C'est pourquoi naturellement, selon son origine et son essence l'homme est appelé à vivre en société. C'est tout le sens de la pensée d'Aristote lorsqu'il écrit : « l'homme est un animal politique », La politique. L'hypothèse de la nature humaine n'est pas un leurre, mais une réalité.

Signalons tout au moins que l'homme est à la fois le produit de la nature et de la culture. Car il est fait des organes génitaux et des valeurs civilisatrices. D'ailleurs, Merleau Ponty le dit en ses termes : « (...) tout est fabriqué et tout est naturel chez l'homme », Phénoménologie de la perception.

Conclusion :

Tout compte fait, le problème de la nature humaine fait présager deux hypothèses opposées : la première est celle qui soutient l'idée selon laquelle la nature humaine est un leurre, car l'homme est un être social et culturel, la seconde reconnaît l'existence d'une nature propre à l'homme. Mais, est-il vraiment évident de déterminer avec fiabilité une nature humaine ?

SUJET N° 12 : LE TRAVAIL S'OPPOSE-T-IL A LA LIBERTE ?

Introduction :

L'homme est naturellement un « homo-faber », c'est-à-dire un être travailleur. Seulement le travail auquel il se livre présente des exigences qui poussent les philosophes à s'interroger sur sa nature ou son rôle dans la société. Cependant, face à cette préoccupation un questionnement reste d'actualité : Le travail est-il source de servitude ? N'est-il pas au contraire un facteur de liberté ?

Développement :

Le travail est une activité par laquelle l'homme transforme la nature en vue de produire les différents biens lui permettant de satisfaire ses besoins. Cependant, la liberté c'est l'absence de contraintes. Ainsi, admettre que le travail s'oppose à la liberté, c'est considérer le travail comme une servitude.

D'abord, l'origine du mot travail renvoie à l'idée d'assujettissement, d'aliénation ou de torture. En effet, le travail dérive du latin "tripalium" qui signifie instrument de torture. Cette définition est bien présente dans la tradition judéo-chrétienne, où le travail est conçu comme une punition, un châtiment que Dieu a infligé aux premiers hommes.

C'est en représailles contre le péché originel que l'éternel Dieu punit les hommes en choisissant le travail comme moyen de sanction. C'est ainsi qu'il déclara ce qui suit : « tu mangeras ton pain à la sueur de ton front », Genèse 3 :17-19.

En plus, le travail apparaît aussi comme un facteur de dépossession de soi, une privation de totale de liberté. C'est le cas des sociétés esclavagistes et capitalistes, des sociétés dans lesquelles le travail des esclaves ou des ouvriers est imposé par le maître ou le bourgeois. L'ouvrier ou l'esclave est traité comme une marchandise, car en travaillant, il perd sa liberté et tous les droits d'homme libre. C'est ainsi que Karl Marx écrit ce qui suit : « plus l'ouvrier s'extériorise dans son travail, plus il s'appauvrit », Manuscrits de 1844. Autrement dit, le travail dépersonnalise l'homme et le réduit au rang des choses.

En fin, le travail ne crée pas toujours un environnement favorable à l'homme, il détruit l'homme lui-même et son espace vital. Ainsi, le travail rend l'homme esclave de ses propres inventions. Tel est le cas du travail mécanique par lequel l'homme transforme la nature en détruisant la couche d'ozone, provoquant ainsi le changement climatique. C'est ce que pense Nietzsche lorsqu'il écrit : « le travail est la meilleure de police », Aurore. Certes le travail est une servitude, mais il est aussi une source de liberté.

Le travail est au contraire un refus de servitude, il permet à l'homme d'acquérir sa liberté. En effet, par le travail l'homme apprend à dominer la nature, il impose à la nature sa volonté. Au départ, esclave de son milieu, l'homme s'affirme et s'affranchit grâce au travail. René Descartes soutient cette hypothèse lorsqu'il affirme : par le travail l'homme devient comme « maître et possesseur de la nature », Discours de la méthode. Le travail est donc une activité par laquelle l'homme se libère de la domination de la nature.

En outre, le travail est un facteur déterminant par lequel l'homme est sorti de l'animalité. Ceci dans la mesure où il permet à l'homme de façonner son essence, et joue un rôle décisif dans le processus d'humanisation. C'est donc par le travail que l'homme a quitté le règne animal pour le règne humain. Pour justifier cela, Georges Baille écrit : « le travail est la voie de la conscience par laquelle l'homme est sorti de l'animalité », L'Erotisme. On comprend par-là que le travail libère l'homme et favorise son autonomie. Car c'est en travaillant que l'homme répond aux besoins les plus immédiats de la vie : manger, se vêtir, se loger, se soigner... Voltaire le dit en ces termes : « le travail éloigne de nous trois grands maux : l'ennui, le vice et le besoin », Candide.

Le travail est à la fois une servitude et une source de liberté, dès lors il est parfois un moyen de torture, parfois un facteur d'autonomie. D'où il apparaît comme un mal nécessaire.

Conclusion :

En définitive, l'examen de ce sujet nous permet de dire, d'une part que le travail constitue un moyen d'aliénation, d'autre part qu'il est aussi un refus de servitude. Mais, en dépit de cette dualité d'opinions, nous retiendrons que le travail demeure un moyen par lequel l'homme confirme son humanité.

SUJET 13 : L'ART EST-IL REPRODUCTION DU VISIBLE ?

SUJET ANALOGUE : LE BEAU EST-IL OBJECTIF ?

Introduction :

L'homme est un éternel artisan qui cherche toujours à embellir son cadre de vie. C'est ainsi qu'il crée l'art afin de parvenir à cet idéal. Mais, s'agissant de la nature ou but de l'art, les

avis des philosophes divergent. Car si d'aucuns pensent que le beau est objectif, d'autres postulent le contraire. A présent, est-il possible de dire que l'art est lié au sensible ? N'est-il pas au contraire le produit du génie artistique ?

Développement :

L'art est défini comme une activité humaine qui vise essentiellement à exprimer le beau. Ainsi, se demander si l'art est une reproduction du visible, c'est chercher à savoir si l'art ne consiste qu'à imiter la nature.

L'œuvre d'art est une reproduction du visible, c'est-à-dire de la beauté naturelle. En d'autre terme, la fonction de l'art est de reproduire les formes naturelles. Car l'artiste a pour mission de sembler représenter la réalité de la nature. Dans ce cas, outre ses sensations ou ses émotions, pour produire une œuvre, l'artiste doit recourir aux objets matériels que l'on trouve déjà dans la nature. C'est pour cette raison qu'Alain déclare : « Puisqu'il est évident que l'inspiration ne forme rien sans la matière, il faut donc à l'artiste, à l'origine des arts et toujours quelque premier objet ou quelque première contrainte de fait sur quoi il exerce d'abord sa perception », Les arts et les dieux. Autrement dit, l'art a pour fondement la réalité naturelle.

De même, l'art apparaît comme la copie de ce qui existe déjà. C'est à Platon que nous devons cette affirmation. Car pense-t-il, la représentation artistique n'est ni une réalité ni une vérité en soi, mais une copie imparfaite du monde intelligible. Par conséquent, l'art qui n'est qu'une copie de la copie, est bien éloigné du vrai. Il écrit : « quel but se propose la peinture relativement à chaque objet ? Est-ce de représenter ce qui est tel qu'il est ou ce qui apparaît tel qu'il apparaît ? Est-ce l'imitation de l'apparence ou de la réalité ? De l'apparence. L'art d'imiter est bien éloigné du vrai ». La République, livre X, éd. Fernand Nathan, Paris, 1988. Bien qu'il est certain que le beau est objectif, mais cette thèse mérite des avis contraires.

Contrairement aux allégations précédentes, l'art est la réalisation des désirs ou sentiments intérieurs de l'artiste lui-même. A travers son œuvre, l'artiste exprime ses sentiments, son habileté, son talent. L'œuvre d'art devient ainsi le produit de son propre génie. C'est ce que pense d'ailleurs FREUD' lorsqu'il affirme : « l'artiste comme le névropathe s'est retiré de la réalité insatisfaisante dans ce monde imaginaire (...). Ses créations, les œuvres d'art, sont les satisfactions imaginaires des désirs inconscients », Ma vie et la psychanalyse.

Le beau artistique est une réalité éloignée de la nature. Dans ce cas, bien que l'artiste s'inspire de la réalité naturelle mais, le résultat de son travail relève de son expérience individuelle, de sa propre subjectivité. Ainsi, la nature n'est qu'un simple moyen d'inspiration et l'œuvre ou l'objet d'art est bien éloigné de cette réalité naturelle. D'où cette pensée de Claude Bernard : « l'art c'est moi », c'est-à-dire l'expression de la belle relève du sentiment intérieur de l'artiste.

L'art est à la fois imitation et recréation de la nature. Car certaines œuvres artistiques relèvent de la nature, d'autre par contre sont le reflet du génie artistique lui-même.

Conclusion :

Tout compte fait, deux tendances diamétralement opposées résument notre argumentation : d'un côté celle qui pense que l'art est rattaché à la nature, de l'autre celle qui croit au contraire que le beau est le produit du talent de l'artiste lui-même. Mais, en dépit de toutes controverses, nous retiendrons que le beau est toujours lié à la nature.

THEME V : L'HISTOIRE

SUJET N° 14 : LES FAITS HISTORIQUES SONT-ILS LOGIQUES ?

Introduction :

L'histoire est l'un des thèmes majeurs qui ne cessent d'alimenter les querelles entre les philosophes. Dès lors de multiple débats ont été recensés autour de cette notion. Cependant, le problème qui reste à résoudre est celui du sens de l'histoire. Car si pour certains l'histoire

est prévisible, pour d'autres elle est contingente ou hasardeuse. Par ailleurs, peut-on envisager le cours logique des événements historiques ? L'histoire n'est-elle pas plutôt hasardeuse ?

Développement :

L'histoire est un concept usuel mais, diversement interpréter. Néanmoins nous retiendrons qu'elle désigne une connaissance méthodique du passé. D'où la définition traditionnelle : « l'histoire c'est le récit des événements passés ». Dans le contexte philosophique, elle est définie comme la science du devenir de l'humanité.

L'histoire a un sens si l'on suppose qu'elle obéit à une logique préalablement établie. Pour s'en convaincre, il suffit de recourir au stoïcisme, pour qui la marche de l'histoire est connue d'avance. Car les faits historiques obéissent aux normes ou lois de la nature. Selon le stoïcisme, le monde est strictement dirigé par des dieux et tout ce qui arrive est fatal, c'est-à-dire l'homme n'y peut rien. C'est de la providence que découle toute chose. C'est pour cette raison qu'Epictète écrit : « il faut vouloir que les choses arrivent comme elles arrivent et non comme tu le souhaites », Entretiens.

Ainsi, l'homme ne peut pas modifier le cours des événements d'autant plus que tout est établi d'avance par la providence divine. Conscient de cette réalité, Bossuet déclare : « Dieu tient du plus haut des cieux le règne de tous les empires ».

Les stoïciens et Bossuet ne sont pas les seuls à avoir émis des hypothèses sur cette question. Dès lors, Hegel conçoit l'histoire comme le produit de l'odyssée de la Raison. Pour lui, l'histoire de l'humanité n'est pas le fait du hasard, d'une contingence mais, le produit d'une destinée, celle de la Raison ou de l'Esprit. La Raison ou l'Esprit pour Hegel gouverne le monde, la réalité des événements est rationnelle. A ce propos il écrit : « la raison gouverne le monde », La Raison dans l'histoire. L'histoire obéit à un ordre cohérent et déterminé. C'est dans ce sens qu'Hegel renchérit : « l'histoire est la marche de Dieu dans le monde, le déploiement de l'Esprit dans le temps », Phénoménologie de l'esprit. Certes l'histoire obéit à un ordre donné, cependant sous d'autres cieux elle est contingente, hasardeuse, arbitraire.

Contrairement aux philosophies de l'histoire qui croient à une providence aux quelle les hommes doivent se soumettre consciemment ou inconsciemment, l'histoire est au contraire une suite chaotique d'événements. Car rien de tout ce qui arrive comme événement n'est ordonné d'avance, l'histoire est caractérisée par la contingence, le hasard. Raymond Aron le dit : « il n'est pas nécessaire qu'une providence se place au-dessus de la mêlée, oriente l'histoire, la fin qui n'est pas voulue par personne, mais qui aurait voulu par tous si tous l'avaient comprise à l'avance », Dimension de la conscience historique. Ainsi, l'histoire est imprévisible parce que la causalité est absente.

La connaissance historique relève de l'incertitude. Il existe bien des preuves qui empêchent de penser à un ordre providentiel. Tout dans l'univers évolue de façon hasardeuse. D'ailleurs, Karl Marx considérait déjà l'histoire comme une suite chaotique lorsqu'il écrit : « quel est le sens de l'histoire ? On ne peut pas formuler un but. Chaque but est particulier, provisoire et ne peut pas être universel », Introduction à la philosophie. C'est dans ce même contexte que Jean Paul Sartre et Albert Camus considèrent l'histoire comme une contingence, une vérité arbitraire et fortuite. Pour élucider ses propos Camus déclare : « la fin de l'histoire n'est pas une valeur d'exemple et de perfectionnement. Elle est un principe d'arbitraire et de terreur », l'homme révolté.

L'histoire est une réalité qui obéit quelque fois à la providence, mais son incertitude reste aussi un fait auquel on doit croire. Ainsi, nous notons que l'histoire est toute à la fois prévisible et imprévisible.

Conclusion :

Tout compte fait, le problème du sens de l'histoire demeure sans solution, dans la mesure où il présente deux thèses contradictoires ; à savoir l'histoire est d'une part prévisible, de l'autre imprévisible. Cependant, en dépit de cette dualité, nous retiendrons que l'histoire est contingente, car les événements ne se répètent toujours pas.

SUJET N° 15 : L'HOMME EST-IL AGENT DE L'HISTOIRE ?

Introduction :

Les sociétés humaines sont en perpétuelle évolution, passant d'une forme d'organisation à une autre. C'est pourquoi l'homme a inventé l'histoire pour avoir la maîtrise de cette évolution. Mais s'agissant de la place de l'homme dans l'histoire, plusieurs philosophes avancent des avis contraires. Cependant, ce problème encore non résolu nous laisse dans un dilemme : l'homme est-il sujet de l'histoire ? N'est-il pas plutôt objet de l'histoire ?

Développement :

L'histoire est généralement définie comme le récit des événements passés. Mieux encore l'étude du devenir de l'humanité. Cependant, affirmer que l'homme est agent de l'histoire, c'est considérer l'histoire comme le produit du travail de l'homme lui-même.

Premièrement, nous retiendrons que l'histoire est le produit de l'homme, le résultat d'un long processus matériel. En effet, la philosophie matérialiste initiée par Karl Marx au XIXe siècle pense que l'histoire de l'humanité n'est pas le fruit du hasard, mais elle est régie par les hommes réels, les ouvriers. Ce sont donc les hommes réels qui, en développant leurs conditions matérielles transforment en même temps leur mode de vie, leur manière de penser. Ici Marx rejette la thèse de Hegel selon laquelle l'homme subit l'histoire. C'est pour cela qu'il écrit ce qui suit : « tout ce qu'on appelle histoire universelle n'est rien d'autre que l'engagement de l'homme par le travail », 18 Brumaire de Louis Bonaparte. En clair, les sociétés ont évolué grâce au travail. Ainsi, le passage de l'état esclavagiste à l'état communiste n'est possible que par le travail des ouvriers.

En second lieu, nous notons que l'histoire n'est pas la volonté d'un déterminisme, mais le produit des lois économiques. Dès lors, c'est à partir des conflits qui éclatent entre les producteurs et les rapports de production que découle le changement des régimes sociaux. C'est donc la lutte des classes qui est le moteur de l'histoire. Ainsi, chaque époque correspond à un système économique précis. L'antiquité par exemple au système esclavagiste, le moyen âge au féodalisme, les temps modernes au capitalisme. Ainsi, pour Karl Marx et Engels, le devenir de l'humanité est orienté vers la destruction du capitalisme, dernière classe de la société en passant par le socialisme qui est la phase transitoire. Ce sont donc les prolétaires qui sont chargés de faire l'histoire.

En fin, l'histoire est une activité consciente et libre. Pour Jean Paul Sartre, philosophe et écrivain français du XXe siècle, c'est plutôt la volonté d'agir et de faire qui détermine le cours des événements. Car l'homme est avant tout un projet, un être engagé. L'engagement ou la liberté totale de l'homme intervient incessamment dans toutes les activités humaines. Ainsi, l'homme forge librement son essence et bâtit seul son histoire.

C'est pourquoi Jean Paul Sartre pense : « l'homme n'est rien d'autre que son projet, il n'existe que dans la mesure où il se réalise ». Par-là, on comprend que l'homme vit d'abord et fait son essence après. Certes l'homme est agent de l'histoire, mais il subit par fois ce qui lui arrive comme événement.

L'histoire n'est pas toujours une œuvre humaine, mais elle est quelque fois le résultat de la providence divine. Cette thèse est soutenue par la conception théologique, laquelle conçoit l'histoire comme l'œuvre de Dieu. Dans la cité de Dieu Saint Augustin montre que le monde est déterminé par un Dieu unique et transcendant qui oriente l'histoire et la société selon sa volonté. Ainsi, Dieu se révèle cause essentielle des événements, le principe par lequel tout arrive. Il est donc le principe qui régit les événements du monde. Dans ce cas, l'homme apparaît comme un simple jouet qui subit l'histoire. Pour soutenir cette hypothèse il suffit de recourir à Bossuet quand il déclare : « ce long enchaînement des causes particulières qui font les empires, dépend des ordres secrets de la divine providence », Discours sur l'histoire universelle. Par-là, l'auteur nous montre que l'histoire est fatale, c'est-à-dire elle arrive inévitablement sans la volonté de l'homme.

En plus, l'histoire obéit aux lois naturelles. L'homme devient alors victime du destin et ne peut s'en échapper. Pour les philosophes stoïciens, l'homme subit incontestablement les lois naturelles préétablies par les dieux. Car le monde est strictement dirigé par les dieux et tout ce qui arrive ne peut être évité par l'homme ; c'est-à-dire l'homme n'y peut rien sinon

que supporter. EPICTETE le dit plus clairement en ces termes : « veux que les choses arrivent non pas comme tu le souhaites, mais comme elles arrivent », Entretiens.

L'histoire est en fin pour Hegel l'œuvre de la Raison ou de l'Esprit qui se déploie par la suite dans la société. Il croit que l'histoire de l'humanité n'est pas le fait du hasard ou de la contingence mais, elle obéit à une destinée qui est celle de la Raison. Si l'on admet que l'histoire est la manifestation et la réalisation de la Raison universelle ; par conséquent, l'homme apparaît comme une simple marionnette, un simple jouet qui ne fait que la volonté de son maître, la volonté de la Raison. Ainsi, pour Hegel, l'homme n'est qu'un moyen utilisé par la Raison pour orienter le cours des événements. Il écrit : « les peuples et les individus sont les instruments et les moyens dont se sert l'Esprit du monde pour parvenir à ses fins (...). La Raison gouverne le monde et par conséquent gouverne et a gouverné l'histoire universelle », la Raison dans l'histoire.

L'homme est aussi bien sujet de l'histoire, qu'il peut en être objet. Dès lors, il fait l'histoire, mais dans certaines conditions il la subit.

Conclusion :

Tout compte fait, il se dégage à travers l'examen de ce sujet que l'homme est sujet de l'histoire, c'est-à-dire c'est lui qui bâtit l'histoire. Cependant, il arrive aussi qu'il subisse l'histoire en véritable objet ou marionnette. Mais, au demeurant, nous retiendrons que l'histoire est essentiellement l'œuvre de la providence divine.

THEME VI : L'ETAT ET LE POUVOIR

SUJET N° 16 : L'ETAT EST-IL UNE ENTRAVE A LA LIBERTE ?

SUJET ANALOGUE : PEUT-ON REDUIRE L'ESSENCE DE L'ETAT A LA DOMINATION ?

Introduction :

Parmi les thèmes qui font office des débats au milieu des penseurs, figure celui de l'Etat et le pouvoir. Cependant, ces discussions deviennent de plus en plus virulentes lorsqu'il s'agit de traiter le problème de la nature et la fonction de l'Etat. Car si d'aucuns pensent que l'Etat est un obstacle pour la liberté, d'autres estiment le contraire. A présent, est-il possible de dire que l'Etat est un instrument d'oppression ? Ne garantit-il pas au contraire notre liberté ?

Développement :

L'Etat est défini comme une entité juridico-politique régissant la bonne gestion de la cité. Mieux encore, c'est un ensemble des institutions politiques, juridiques, administratives, économiques, militaires et policières qui assurent le bon fonctionnement d'une société. Par contre, une entrave est un obstacle ou un frein. Et le mot liberté veut simplement dire une absence totale de contraintes.

En premier lieu, l'Etat a été conçu pour garantir la paix et la sécurité des individus. Mais, il se détourne de ce rôle primordial et devient un instrument de domination. Dès lors, il n'est pas né ex nihilo. L'Etat est en réalité l'expression de la volonté de certains hommes destinés à imposer leur domination sur d'autres. C'est un appareil d'oppression au service d'une classe économiquement dominante. Il convient de retenir que dans les sociétés modernes, l'Etat est un instrument de coercition, un appareil par lequel les dirigeants font valoir leurs intérêts égoïstes. C'est ce que disent Karl Marx et Engels en ces termes : « l'Etat est le pouvoir organisé d'une classe destinée à dominer une autre », Manifeste du parti communiste. Ainsi, lorsqu'on parle de l'Etat, on fait allusion à un certain nombre d'institutions, ou pour parler comme LENINE, « d'appareils » comme l'armée, la police, la gendarmerie, la justice. Or dans les faits on constate que ces institutions sont contrôlées par les classes dominantes ou classes au pouvoir, et sont utilisées comme moyen de répression.

En plus, l'Etat est partisan et nuisible : il est le patrimoine d'un groupe privilégié pour assujettir, enchaîner et aliéner les individus. C'est un instrument au service de l'équipe

dirigeante. Car l'Etat agit froidement au nom de ses institutions, non pas pour garantir les intérêts communs mais, pour faire régner l'injustice. C'est ce que dit MAX Stirner : « l'Etat ne poursuit jamais qu'un seul but : limiter, enchaîner, assujettir l'individu, le subordonner à une généralité quelconque », L'unique et sa propriété. Par là on retient que l'Etat est un organe d'injustice, d'inégalité parmi les hommes.

Enfin, l'Etat domine les citoyens en dépouillant leur humanité et en sacrifiant leur liberté. L'Etat prive les individus de leur liberté, car en faisant usage de ses institutions, l'Etat impose toute marque de domination aux peuples. A titre d'illustration, les individualités de l'Etat comme : les Ministres, les Officiers supérieurs de l'armée ou de la police agissent au nom de l'Etat, mais dans le but de préserver leurs intérêts égoïstes. BAKOUNINE le dit en ces termes : « l'Etat est un vaste cimetière où viennent s'engloutir les libertés individuelles », L'Etat et l'anarchie. Certes l'Etat entrave les libertés humaines, mais il garantit aussi le bien-être social.

En réalité l'Etat n'a pas pour but de dominer les individus ; sa nature et sa fonction résident dans sa capacité à assurer la liberté et le bien-être de tous les citoyens. En effet, dans les sociétés modernes, l'Etat dispose des institutions qui contribuent à l'amélioration des conditions de vie des citoyens. Car, c'est l'Etat qui éduque et soigne en construisant les écoles et les hôpitaux. Dans ces conditions, l'Etat devient un régulateur du jeu social. Il vise la garantie des intérêts collectifs et renonce ainsi à la solitude et la domination au profit du bien-être social. A ce titre, Hegel écrit : « L'Etat (...) a sa force dans l'unité de son but universel et des intérêts particuliers des individus. » Principes de la philosophie du droit.

La fonction principale de l'Etat est d'assurer la liberté des citoyens. En réalité L'Etat est un juge impartial, un conciliateur d'intérêts. Il est l'arbitre social par excellence, un instrument au service de tous. Le but de l'Etat est de concilier les libertés individuelles afin de garantir la paix et la sécurité de tous les citoyens. C'est pourquoi Jean Jacques Rousseau affirme ce qui suit : « Trouver une forme d'association qui défende et protège de toute la force commune, la personne et les biens de chaque associé (...) », Du contrat social. Et à SPINOZA d'ajouter : « Des fondements de l'Etat, il résulte avec la dernière évidence que son but n'est pas de dominer l'individu...La fin dernière de l'Etat est donc en réalité la liberté » Traité théologico-politique

Synthèse : L'Etat a une nature ambivalente : il assure l'ordre social et apparait aussi comme un appareil de domination. Il est un mal nécessaire.

Conclusion :

En somme, l'Etat à une double fonction, il aliène les libertés humaines comme le déclare Karl Marx, et favorise aussi le bien-être social selon Jean Jacques Rousseau. Cependant, en dépit de cela, nous retiendrons que l'Etat demeure un arbitre social en ce sens qu'il règle les litiges entre individus.

SUJET N° 17 : ETRE LIBRE, EST-CE FAIRE CE QUE L'ON VEUT ?

Introduction :

De l'antiquité aux temps modernes, les débats philosophiques étaient basés sur un certain nombre de thèmes, parmi lesquels celui de la liberté. Cependant, ces discussions deviennent de plus en plus virulentes lorsqu'il s'agit de s'interroger sur le problème des limites ou nature de la liberté. Car si d'aucuns pensent que : être libre, c'est faire ce que l'on veut, d'autres estiment le contraire. Par ailleurs, cette incertitude nous conduit dans un dilemme : Etre libre, est-ce agir volontairement ? La liberté n'est-elle pas au contraire une soumission aux lois ?

Développement :

La liberté est une notion usuelle, mais diversement définie. Elle est souvent conçue comme une absence de contraintes, mieux encore comme l'état de celui qui fait ce qu'il veut et

non ce que veulent les autres. Dans ces conditions, admettre qu'être libre, c'est faire ce que l'on veut, signifie que la liberté c'est l'acte d'agir de manière personnelle.

La liberté n'est pas conditionnelle, c'est un sentiment intérieur de l'homme qui juge, décide sans contrainte. Dès lors, l'homme libre, c'est celui qui agit de telle sorte qu'aucune force externe ne lui contraigne. C'est à René Descartes que nous devons la preuve de cette affirmation, car pense-t-il la liberté est un choix, un acte volontaire par lequel l'homme décide ou choisit. C'est pourquoi il affirme : « Il n'y a que la seule volonté, que j'expérimente en moi qui me rend libre », autrement dit, la liberté relève d'un acte personnel du sujet agissant. De là, fort de ses convictions, Descartes renchérit en ces termes : « Nous agissons de telle sorte que nous ne sentons point qu'une force extérieure nous y contraigne ». Méditations métaphysiques.

En outre, la liberté en tant que telle n'a aucune restriction, aucune limite. En effet, l'homme naît libre et responsable de ses actes. Cela veut dire qu'il doit agir de manière personnelle, mais avec détermination et engagement. Car comme le dit Jean Paul Sartre, l'homme est un "faire-libre", un être engagé, un être en situation. Et sa liberté ne connaît aucune limite. C'est ainsi qu'il déclare : « je suis condamné à être libre, cela signifie qu'on ne saurait trouver à ma liberté aucune limite qu'elle-même », l'Être et le néant. Alors, tout est permis : cela ne veut pas dire que rien n'est interdit par la loi, par la morale, mais que l'homme est totalement livré à lui-même, et que c'est lui qui porte seul la responsabilité de ses actes.

Exister, c'est s'affirmer, se projeter hors de soi sans obstacle. Alors la liberté ne doit connaître ni obstacle ni soumission. C'est en fustigeant les limites de la liberté humaine que Proudhon rejette toute forme d'autorité. Ainsi, l'homme ne doit obéir à aucune autorité, quelle qu'elle soit. Il écrit : « Ni Dieu, ni maître ». Il est bien vrai que la liberté est une absence totale de contraintes, mais cette thèse demeure discutable.

Être libre ce n'est pas faire ce que l'on veut, mais agir conformément aux lois. En effet, dans la tradition judéo-chrétienne, la liberté consiste à obéir aux commandements divins. Dans ce cas, l'obéissance à la parole de Dieu devient une condition de la liberté. Par conséquent, l'homme dans la nature est contraint au strict respect des lois et volontés divines.

En sus de cela, la liberté c'est aussi la soumission à l'ordre providentielle. Dès lors, le meilleur moyen d'être libre, c'est d'accepter que les choses du monde arrivent pleinement et sans notre volonté. Ceci parce que le monde est régi par des lois naturelles auxquelles l'homme est voué à obéir. Et tout ce qui arrive comme événement ne dépend pas de lui. Pour jouir de sa liberté, l'homme doit accepter la providence. C'est ce que soutient le stoïcisme à travers cette pensée d'Épictète : « la liberté consiste à vouloir que les choses arrivent non pas comme tu le veux, mais comme elles arrivent », Entretiens.

Être libre, c'est respecter les lois étatiques ou lois de la cité. Il s'agit ici de la liberté civile qui intéresse les citoyens d'un pays. Nous savons bien que dans une cité organisée, seule l'obéissance aux lois étatiques qui garantit la liberté. C'est en se soumettant aux lois juridico-politique que les citoyens deviennent libres. L'État joue alors le rôle de garant de la paix et des libertés fondamentales. C'est ainsi que Rousseau écrit : « (...) seule l'obéissance à la loi qu'on s'est prescrite soi-même est liberté », Du contrat social.

La liberté est à la fois l'obéissance à sa propre volonté et aux lois naturelles et sociales. Cela signifie qu'être libre, c'est se conformer à soi-même, tout en respectant aussi les lois naturelles et politiques.

Conclusion :

Tout compte fait, le problème débattu dans ce sujet peut être résumé en deux avis contraires : d'une part, la liberté consiste à faire ce que l'on veut, d'autre part, elle réside dans la conformité ou à l'obéissance aux lois naturelles et politique. Cependant, pour notre part nous retiendrons que la liberté n'a aucune restriction ou limites. Une liberté conditionnelle n'est pas une liberté en tant que telle.

SUJET N° 18 : LA DEMOCRATIE EST-ELLE UN VAIN MOT ?

Introduction :

L'organisation de la cité est régie par plusieurs formes de régimes politiques parmi lesquelles figure la démocratie. Mais, plusieurs débats se sont installés au milieu des penseurs lorsqu'il s'agit de déterminer la nature ou la valeur de la démocratie. Car leurs avis sont partagés en fonction des tendances et des systèmes. Eu égard de cette divergence d'opinions, on peut se questionner de la manière suivante : La démocratie est-elle un mauvais régime ? N'est-elle pas au contraire un bon système politique ?

Développement :

La démocratie est généralement perçue comme une forme de gouvernement dans lequel la souveraineté appartient au peuple. C'est donc le pouvoir du peuple par le peuple et pour le peuple. Ainsi, dire que la Démocratie est un vain mot c'est considérer la démocratie comme un mauvais pouvoir, un pouvoir inutile.

Tout d'abord, la Démocratie en tant que forme de gouvernement ou régime politique dans lequel tous les citoyens ont droit d'exprimer tout ce qu'ils pensent, peut donner lieu à un désordre. Car à force de penser que la Démocratie permet le libre arbitre, les individus finissent par croire que tout est permis, même ce qui n'est pas conforme à la loi. Le cas des marches populaires qui se transforment le plus souvent en vandalisme. Il en est de même de la prolifération des associations et des églises qui au nom de la Démocratie tue le sens commun. Ainsi, la Démocratie apparaît comme un contrat antisocial.

En plus la Démocratie est une servitude douce, elle comprime les libertés, exploite les individus et prime les intérêts communs en faisant prévaloir les intérêts égoïstes sous le label de la loi. Car les Démocraties modernes par exemple utilisent les institutions de l'Etat pour préserver les intérêts égoïstes. Dans ce cas, si la souveraineté appartient à un peuple aveugle et ignorant, la démocratie se mue en malheur du peuple, en « bêtise humaine ». Vue de la sorte, Tocqueville déclare : « le pouvoir démocratique ne brise pas les volontés mais, il les amollit, les plie et les dirige ; il force rarement d'agir, mais il s'oppose sans cesse à ce qu'on agisse ; il ne détruit point, il empêche (...) ».

Contre les limites de la Démocratie, se proclame la monarchie, dont la souveraineté revient au prince. Dès lors, malgré son pouvoir autocratique, le monarque lutte à préserver la paix et la sécurité sociale. Certes la démocratie a des limites énormes, mais elle a aussi des mérites qui favorisent l'épanouissement de l'homme.

Contrairement à ce qui vient d'être dit, la Démocratie contribue à l'épanouissement et à l'émancipation des citoyens. En effet, lorsque les citoyens prennent conscience du fait qu'ils ont droit à la libre expression de leurs idées, ils libèrent leurs énergies créatrices et participent loyalement à l'amélioration de la vie en faisant des suggestions aux pouvoirs publics. C'est le cas des échanges d'idées entre les parlementaires et le peuple.

La Démocratie garantit aussi la justice et la liberté des citoyens. Elle forge les hommes pour l'épanouissement et la cohésion sociale en faisant respecter la loi. Elle est l'expression de la volonté générale afin de lutter contre les impartialités. C'est donc le peuple dans sa majorité qui décide. Pour cela, Jean Jacques Rousseau écrit : « trouvons une forme d'association qui défende et protège de toute sa force commune la personne et les biens de chaque associé (...) », Du contrat social. De ce fait, la loi en tant qu'expression de la volonté générale permet aux hommes de vivre en toute quiétude.

En fin, la Démocratie limite le pouvoir des dirigeants et décentralise la gestion des affaires de la cité. Ceci parce que en Démocratie, ni le président de la république, ni les ministres ou les autres dirigeants ne peuvent prévaloir les abus de pouvoir. Chaque autorité agit dans la stricte limite de la loi. Montesquieu le dit en ce terme : « En Démocratie, le pouvoir arrête le pouvoir », Esprit des lois.

La Démocratie peut être considérée à la fois comme un mauvais et un bon régime. Car bien qu'elle comprime les libertés, la Démocratie garantit aussi le bien être. D'où elle apparaît comme un mal nécessaire.

Conclusion :

Au terme de l'examen de ce sujet, il ressort que la Démocratie peut être considérée comme un mauvais régime. Mais il se dégage aussi que la Démocratie peut assurer le bien-être des citoyens. Par ailleurs, au-delà de toutes controverses, nous retiendrons que la Démocratie demeure le meilleur régime politique.

THEME VII : L'EXISTENCE ET SES PROBLEMES

SUJET N° 19 : DIEU EXISTE-T-IL ?

Introduction :

Dans l'univers de la pensée philosophique, plusieurs questions ont alimenté les querelles au sein des penseurs, dont celle de Dieu. Cependant, déterminer son existence devient encore un problème crucial auquel nous devons relever le défi. Car si d'aucuns pensent que Dieu existe, d'autres estiment le contraire. A présent, est-il possible de dire que Dieu existe ? N'est-il pas au contraire une simple fiction ?

Développement :

La notion de Dieu est souvent diversement déniée. Mais le sens commun laisse comprendre que Dieu est un Etre suprême, éternel, cause première de tout ce qui existe ou principe spirituel et régulateur de l'humanité. Mais, dire que Dieu existe, c'est montrer que son existence ne peut être mise en cause.

Premièrement Dieu est la cause primordiale de toute existence. Car l'univers n'a pas été créé ex-nihilo. Cette immense, complexe et illimitée masse appelée l'univers prouve nécessairement la présence d'un être créateur. C'est le cas de la « terre ferme » ou de « l'océan » qui sont deux phénomènes naturels dont l'intelligence humaine ne comprend toujours pas l'origine. Ainsi, l'idée d'un Dieu « architecte » apparaît comme une vérité incontestable.

En plus, le monde dans lequel vit l'homme, ressemble à une grande machine toujours en mouvement. Tel le déplacement des corps, la rotation des saisons, la succession des événements historiques, la naissance et la mort de toute chose... Tous ces mouvements ont une cause, rien ne peut se mettre en mouvement au hasard. Il doit donc exister un moteur universel qui provoque le mouvement de toute chose, mais sans être mû au retour. Ce moteur c'est Dieu, alors Dieu existe. C'est tout le sens de la pensée d'Aristote lorsqu'il déclare : « Dieu est la cause causante non causée », Métaphysique.

En fin, la finalité vers laquelle tendent les phénomènes naturels présuppose qu'il existe un être tout puissant qui régit le monde et sur lequel repose la destinée des êtres vivants. Cet être par lequel tous les phénomènes de l'univers sont ordonnés vers un ordre unique c'est Dieu. Car s'il n'existait pas, les phénomènes naturels, en particulier les hommes, seraient totalement maîtres de leur destin. Or tous les hommes sont victimes de la fatalité, c'est-à-dire qu'ils subissent l'action d'une force étrangère, toute puissante. Cela prouve incontestablement que Dieu existe. Bien que l'existence de Dieu est une évidence, mais cette affirmation est discutable.

Dieu est un être invisible, il ne se manifeste pas objectivement. Ce qui rend donc difficile son existence. Car il n'est pas évident de croire à l'existence de quelque chose dont la représentation s'avère impossible. Ainsi, toute démonstration de l'existence de Dieu devient comme le dit le commun de mortel une fiction. C'est d'ailleurs ce que pense Nietzsche : « Dieu n'existe pas, Dieu est mort et nous l'avons tué », Le Gai savoir. Autrement dit, l'immoralité des hommes avait déjà effacé la notion de Dieu.

De même, l'idée de Dieu est née de la misère ou la souffrance de l'homme. En effet, c'est suite à son incapacité de résoudre certains problèmes de la vie que l'homme a eu l'idée d'un arrière monde, d'un Dieu créateur. Car en face des situations comme : maladie, pauvreté, famine... l'homme va inventer un être puissant et capable de résoudre ses problèmes. C'est pourquoi Feuerbach écrit : « l'homme pauvre crée un Dieu riche ». En fin de compte, Dieu

devient une invention de l'homme lui-même, le produit de sa propre création. D'où cette affirmation de Feuerbach : « Dieu est le produit du dédoublement de l'homme lui-même ». L'existence de Dieu est à la fois une réalité et une fiction. Dès lors, Dieu est un être dont l'existence est démontrée par ses manifestations. Mais il ressort aussi qu'il est le produit de l'imagination de l'homme. D'où l'ambivalence des points de vue au sujet de son existence.

Conclusion :

Tout compte fait, l'étude de ce sujet nous révèle que Dieu peut être considéré comme une réalité. Mais il peut aussi être pris comme une fiction ou un mythe dans la mesure où il est invisible. Cependant au-delà de toutes controverses, nous retiendrons que l'existence de Dieu ne peut faire l'objet d'aucune contestation par rapport au caractère complexe et étrange de l'univers.

T A B A C 2020